

Les platanes d'Istanbul

Récit
Tassia Trifiatis-Tezgel

Dessins
Caroline Lavergne

les éditions du passage

Les
platanes
d'Istanbul

© les éditions du passage
1115, avenue Laurier Ouest
Outremont (Québec) H2V 2L3
Tél. : 514.273.1687
Télec. : 514.908.1354

© Caroline Lavergne pour les dessins.

Tous droits réservés.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Conception graphique : Lea Berger, dfi graphik
Graphiste adjointe : Zoé Brunelli

Nous remercions de son soutien financier le Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien. L'an dernier, le Conseil a investi 153 millions de dollars pour mettre de l'art dans la vie des Canadiennes et des Canadiens de tout le pays. *We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts, which last year invested \$153 million to bring the arts to Canadians throughout the country.*

Nous reconnaissons l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition. *We acknowledge the financial support of the Government of Canada through the Canada Book Fund for our publishing activities.*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Trifiatis, Tassia, auteur

Les platanes d'Istanbul / un livre de Tassia Trifiatis-Tezgel ; illustrations de Caroline Lavergne.

ISBN 978-2-924397-43-5

1. Trifiatis, Tassia - Voyages - Turquie - Istanbul.
 2. Écrivaines québécoises - 21^e siècle - Biographies.
- I. Lavergne, Caroline, illustrateur. II. Titre.

PS8639.R53Z46 2018 C843'.6 C2017-942495-5
PS9639.R53Z46 2018

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
2^e trimestre 2018

REMERCIEMENTS

Tassia Trifiatis-Tezgel remercie le Conseil des arts de l'Ontario, un organisme du Gouvernement de l'Ontario, de son aide financière, ainsi que Catherine MacLeod et thinktv.

Caroline Lavergne tient à remercier les participants à sa campagne de financement Indiegogo, qui lui ont permis de séjourner deux mois à Istanbul en 2013 pour réaliser les dessins de ce livre : Adriana Palanca, Alain Kin-Wong, Alexandre de Bellefeuille, Alexis Trépanier, Anne-Marie Labrosse, Antoine Quirion, Antoine Roy-Larouche, Aris Anastasakis, Bao-Khanh Nguyen, Carl Bégin, Carole Dupuis, Catherine Cournoyer, Catherine Larose et Étienne Angers, Céline Bédard, Charlotte Horny, Chris Bergeron, Christine Gosselin, Christine Lavergne, Curtis Jensen, Danielle Hamel, Danny Lutz, Diane Liberio et François Lavergne, Dominique Miglierini, Élisabeth Desbiens, Élodie Jobin, Francis Gosselin, Fred Thouin, Gabrielle Lussier, Geneviève et Pierre Dodin, Geneviève Schetagne, Gilles Guénette, Francine Bédard, Grand-maman, Hanneke Marois-Ronken, Isa Guimond, Issam Heddad, Jean-François Malouin, Johanne Liberio, Josiane Bédard, Judith Mignault, Kim Bunce, Ky Vy Le Duc, Leigh Pod, Lorraine Levert, Louis Lavergne, Louis-Félix Binette, Louis-Philippe Maurice, Louise Paré, Luis Mendo, Maite Neumeister, Manu Alix, Marie Lavergne, Mario et Mathilde Doria Di Costanzo, Marty Rodriguez, Maude Labelle, Maude Tremblay, Maxime Le Flaguais, Mélanie Garcia, Michael Gozzo, Michel Gauthier, Mireille Ellis, Myriam Rachelle Lopez, Nathalie Courville, Nicolas Espinosa, Nicolette Lutz, Paul Brassard, Paul-André Décary, Rishi Rajalingham, Robert Fortin, Sarah Fortin, Sebastian Urcelay, Suzanna Randall, Thérèse Botez, Thomas Geissmann, Victor Drouin-Trempe, Vincent Chapdelaine et, particulièrement, Maxime Veilleux.

Les platanes d'Istanbul

Récit
Tassia Trifiatis-Tezgel

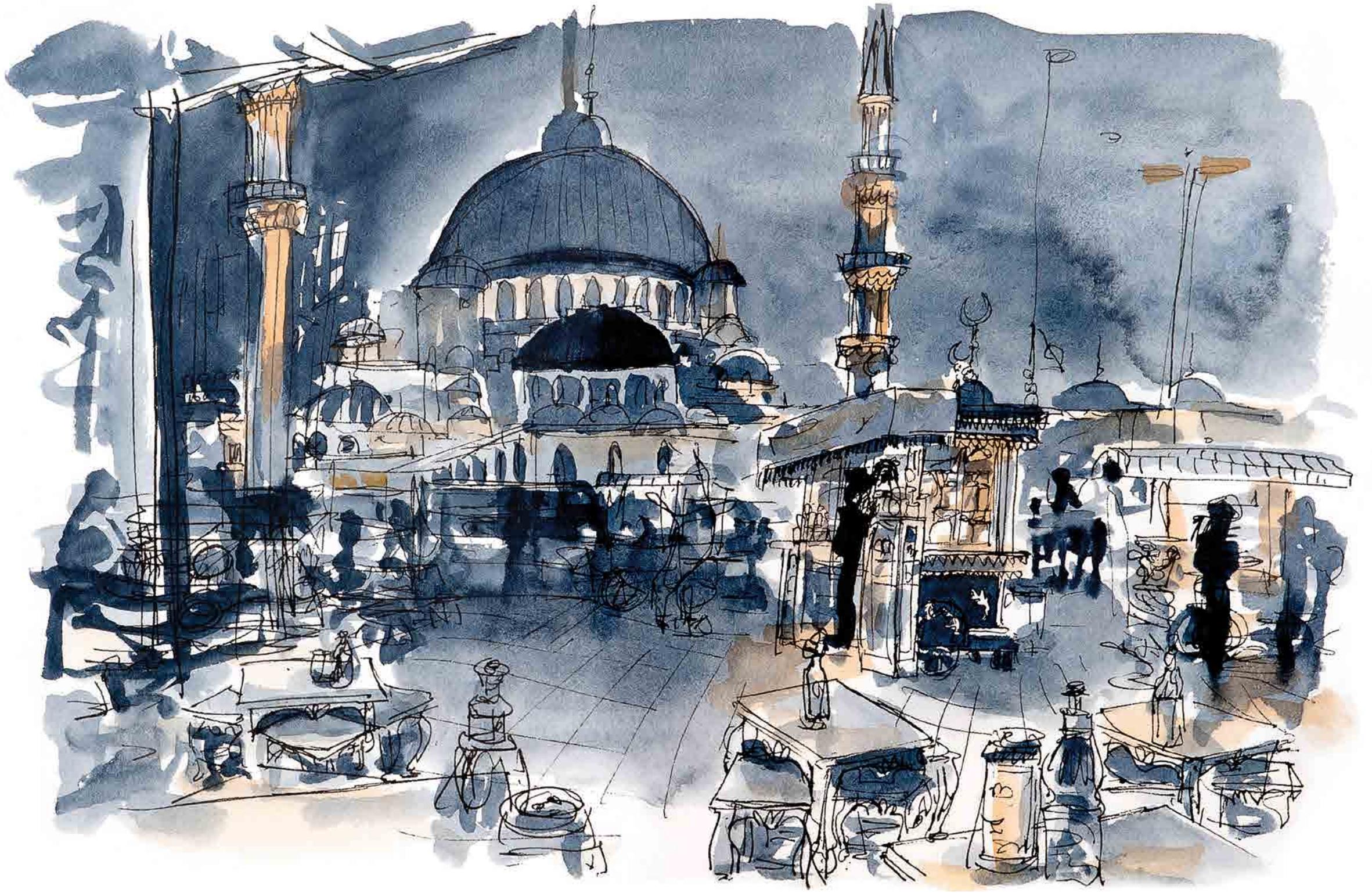
Dessins
Caroline Lavergne

l e s é d i t i o n s d u p a s s a g e

Automne 2011. Après quatre jours seulement de discussion, mon mari H. et moi avons tout quitté pour déménager à Istanbul. Lui y retournait après dix ans ; moi, j'y allais pour la première fois, sans savoir si je reviendrais.

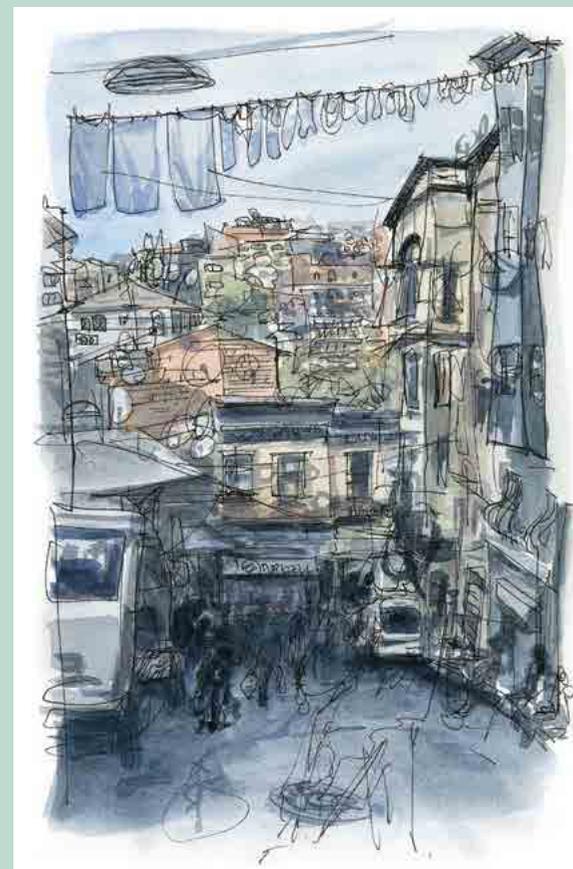
Les yeux grands ouverts,
j'ai fait mes papiers

comme si j'allais rester.



Les premières semaines, nous avons fait les touristes autour des mosquées de toutes les couleurs et des églises byzantines dont les cours intérieures, sans cesse traversées par des chats borgnes, étaient remplies de vieillards qui buvaient du thé. Les petites tables aux abords du Bosphore et dans les parcs aux allées platanières de la vieille ville ont reçu nos commandes de pâtisseries au miel et notre *kaymak*¹. Il y avait même, à une heure de traversier, des îles avec des calèches, des couchers de soleil et des kebabs de rêve. À Constantinople, il y avait des goélands, l'extrême politesse des hôtes, le pittoresque de chaque pierre et un enchantement auquel personne n'échappe devant cet endroit qui a tout du centre du monde. H. était heureux de revoir sa ville à travers les yeux d'une néophyte. D'autant que cette néophyte était sa femme.

1 — Crème obtenue par fermentation du lait, dont la texture s'apparente à celle d'une crème fouettée épaisse.



Puis nous avons intégré notre appartement dans un quartier près de l'aéroport Atatürk, loin des Mille et Une Nuits et des histoires présumées de harems ottomans. Dans l'Istanbul des Stambouliotes, loin de celle des touristes.

Les « expats » s'établissant à Istanbul choisissent la vieille ville au profil flou des minarets de leur imagination. Ils habitent la capitale de l'exotisme, la Constantinople, un cœur battant à l'intérieur d'une bête aux mille têtes : la IBB ou İstanbul Büyükşehir Belediyesi, c'est-à-dire la municipalité métropolitaine d'Istanbul.

H. et moi n'avons pas choisi notre secteur. Il a été choisi par des circonstances manquant de poésie. Nous ne gagnions pas notre vie en euros mais en livres turques, ce qui nous a éloignés, par chance, des beaux quartiers des guides de voyages. Nous vivions donc du côté des quartiers anonymes de la mégapole.

Nous habitons dans l'Istanbul du XXI^e siècle, dans les muscles de ce monstre grugeant tous les espaces verts autour d'elle et faisant reculer toujours davantage les limites de la IBB.

À la fois religieux et surpeuplé, mi-ville et mi-champ, notre nouveau quartier avait la même odeur que les campagnes de partout. Yenibosna. Les débuts dans cette nouvelle vie m'ont vite fait comprendre que l'émigration rapproche de son enfance celui qui l'expérimente : elle est à la fois une audacieuse découverte et une découverte de l'humilité ; une initiation à sa propre petitesse et à l'infini des possibilités du soi. Et si je n'étais pas l'enfant d'un seul lieu ? Peut-on repousser sur tous les terrains ?

Cela m'a pris un certain temps,
au réveil, à me rappeler où

je me trouvais.

J'avais tout laissé à Montréal. Plus particulièrement des femmes. Elles remplissaient chaque coin de ma vie. À leur tête, une mourante atteinte de démence : ma grand-mère maternelle. Yenibosna et ses effluves de terre me semblaient intimement liés à nos histoires d'étés passés ensemble en Montérégie. Parfois, dans ma rue, un tracteur passait en plein milieu du trafic.

Bien vite, il a fallu s'installer dans le quotidien, faire des courses, reprendre le banal de la vie, mais sans les repères. Au boulanger, j'avais dû tendre un petit bout de papier : *İki pide lütfen*. « Deux pains, s'il vous plaît. » J'apprenais des phrases par cœur. Étant écrivaine, mon mutisme obligé contrastait avec le fait que la langue était mon outil premier. Dans mon quartier, il n'y avait pas de supermarché où tout était automatisé et où passer inaperçu était facile. Tout fonctionnait encore avec des marchands. Même les épicerie engageaient des « fruitiers » qui pesaient les légumes. Il fallait interagir sans cesse avec des gens.

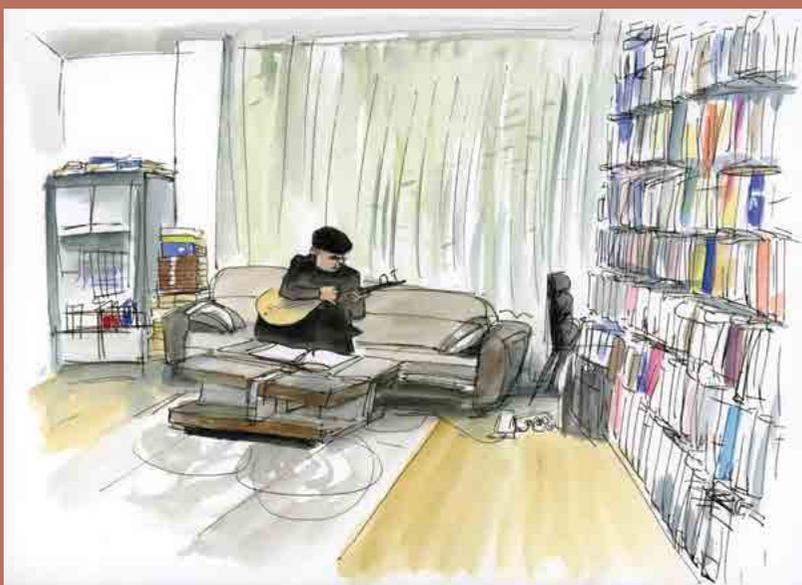
Je me suis inscrite à un cours de turc dans la vieille ville. Dans ma classe, toutes étaient des femmes mariées à des Turcs. Toutes habitaient dans les environs de l'école où le style de vie était plus européen que dans mon Yenibosna où je devais m'habiller très sobrement pour ne pas être dérangée par les passants. Il me fallait compter trois heures de déplacement par jour pour aller à mon cours. J'ai commencé à me rendre vraiment compte de l'envergure de la mégapole. La IBB occupe un territoire de 5 500 kilomètres carrés. L'Istanbul des guides touristiques, elle, 1 500 kilomètres carrés.

Ne pas comprendre les nuances de ce qui se tramait autour de moi ne m'était pas étranger. La première fois où je suis allée voir mon père, alors retourné vivre en Grèce, j'avais dix ans. C'était l'été.

Sur la place du village, tous les enfants s'amusaient entre eux. Et avec moi aussi : ils m'avaient incluse sans hésitation. Je n'ai pu exposer qui j'étais avec des mots. Mais heureusement, pour lui lancer la balle, l'enfant n'a pas besoin de connaître la langue maternelle de l'autre.

Cette nuit-là – l'été, les enfants grecs jouent jusqu'à tard dans la nuit –, j'ai compris que l'on peut subsister au dépaysement si l'on trouve un village qui nous laisse nous implanter en son milieu. J'avais joué sans parler et le parfum des gardénias m'avait rendue heureuse.

Il fallut une année entière pour me trouver, à Istanbul, une communauté.



La première année donc, H. a été mon seul lien à la ville, ma seule relation. Mais la vie avec mon mari en était une d'intérieur alors que moi, je m'abreuve du large et de ses habitants.

Mon mari loge plus de quinze mille livres dans notre appartement. Il ne quitte sa bibliothèque que rarement. Lorsque cela se produit, il garde toujours un petit papier dans sa poche. À notre arrivée à Istanbul, il s'agissait des cinq actions et cinq postulats de géométrie d'Euclide. Au cas où il n'aurait pas de livre à portée de la main, au moins il pourrait s'appliquer à les apprendre par cœur. Il est surdoué, alors je le laisse tranquille.

Même s'il passe la majeure partie de son temps dans sa bibliothèque, un soir, il a accepté de venir marcher avec moi sur la piste de course éclairée du parc. Après le premier tour, j'ai remarqué que chaque fois qu'il passait sous le lampadaire, il ralentissait le pas et déployait son petit papier de secours.

Mon mari a un intérêt incommensurable pour l'existence. Celle des sciences, des arts, des instruments de musique : l'existence de tout ce qui est. La sienne, la nôtre ainsi que celle de l'histoire d'une panoplie de mondes possibles. Pour mon mari, l'existence ne se compartimente pas entre passé, présent et futur. Les catégories traditionnelles du savoir sont caduques, tellement les profondeurs de son esprit sont particulières. Et de ces profondeurs, il ne sort que rarement. Alors, j'ai dû découvrir Istanbul seule. À part les dimanches après-midi où il m'accompagnait. Je lui montrais ce que j'avais découvert pendant la semaine.

Le matin, j'aimais me rendre au *bakkal*, le marché du coin, pour acheter du lait dans des bouteilles en verre. Il y avait une femme à la caisse.

Contrairement à la plupart des femmes turques de son âge, elle parlait fort, tenait les rênes du commerce, était toujours debout derrière la caisse, tandis que son mari n'était qu'un figurant étalant les patates et ramassant les papiers devant l'entrée.

« Ah ben ! Salut grand-père ! » s'écriait-elle à pleins poumons quand, chaque matin, le même vieux client courbé passait la porte.

